

43, 3) consacré aux « Sexualités négociées ». Il y est montré, en prenant appui d'ailleurs notamment sur Durkheim, que « les formes d'expression et d'encadrement de la sexualité humaine connaissent aujourd'hui de profondes et rapides mutations » (Philippe Combessie, Sibylla Mayer, introduction : « Une nouvelle économie des relations sexuelles ? », p. 381), comme en témoignent l'institutionnalisation des unions entre personnes de même sexe ou le rôle croissant d'internet.

Cette discussion entre J.-A. Doléris et Durkheim a une prégnance actuelle. Comme l'affirme Virginie De Luca Barrusse, « son intérêt réside aussi en ce qu'elle concentre un ensemble de questionnements qui traversent l'histoire de l'éducation sexuelle jusqu'à aujourd'hui. L'éducation sexuelle peut-elle se réduire à une présentation des organes reproducteurs ? [...] Quelle place doit-elle faire aux sentiments ? [...] Que dire aux filles et aux garçons ? [...] Comment respecter les confessions des jeunes gens que les enseignants ont face à eux ? » (p. 8). Ces questions restent toujours aussi complexes. Actuellement, les jeunes Français devraient bénéficier de trois séances d'éducation sexuelle par an, depuis l'école primaire jusqu'au lycée. Cependant, il y a loin des principes à la réalité. En 2010, l'Inspection générale des affaires sociales, préoccupée par la persistance d'un taux élevé d'avortements en dépit de la diffusion des méthodes contraceptives, s'est penchée sur cette question. Or, son rapport concluait que le dispositif légal n'est que très inégalement appliqué : « L'organisation et le financement des actions demeurent aléatoires et le suivi fait sérieusement défaut. » (p. 47). Aujourd'hui, comme hier, rien n'est totalement simple dans la sphère de l'éducation sexuelle.

**Bertrand Pulman**

*Institut de recherche interdisciplinaire  
sur les enjeux sociaux (IRIS)  
CNRS – INSERM – EHESS – Université Paris 13*

*Université Paris 13, Sorbonne Paris Cité*

**Bidart (Claire), Degenne (Alain), Grossetti (Michel), *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales.***

Paris, Presses universitaires de France (Le lien social), 2011, XII-354 p., 29,50 €.

La sociologie des réseaux constitue un pôle très actif depuis une quarantaine d'années, tant du point de vue théorique que méthodologique. Elle a été un lieu de renouvellement paradigmatique, proposant une troisième voie, relationnelle, entre individualisme et holisme, entre sous-socialisation et sur-socialisation. Elle a fait l'objet de propositions théoriques originales telles que la force des liens faibles, les trous structuraux (*i.e.* l'absence de contacts directs entre les contacts d'ego), la clôture relationnelle (*i.e.* la cohésion du groupe via la connexion de chacun à plusieurs autres membres du groupe), etc. Et elle a conduit à de nombreux développements méthodologiques, comme les mesures de centralité, la délimitation des blocs du réseau, ou encore l'invention d'une analyse économétrique adaptée à ce type de données. Néanmoins, en dépit des travaux nombreux, brillants et féconds, peut-on dire que l'on connait bien les relations sociales, qui constituent pourtant la matière première de cette plus si nouvelle sociologie des réseaux ? Même si des progrès ont bien sûr été faits dans la maîtrise de cette matière complexe et mouvante, elle reste encore mal connue.

L'ouvrage de Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti permet justement de combler ce manque. Il ne propose pas, comme les travaux mentionnés ci-dessus, une grande « thèse » brillante, unique, définitive sur les mécanismes de formation des réseaux ou sur les conséquences de la position relationnelle. Mais il permet de faire le point sur nos connaissances des relations, en exploitant deux enquêtes originales particulièrement riches, lesquelles collectent les relations des enquêtés, leurs caractéristiques, leurs origines et les réseaux dits « égocentrés » formés par les relations entre les contacts d'ego.

Les auteurs combinent pour cela deux types d'enquête : une enquête menée en 2001 dans la région de Toulouse, sur un échantillon large de 400 enquêtés, et une enquête en panel plus approfondie portant sur un échantillon plus étroit de 90 jeunes de Caen en classe terminale de lycée (section ES), de bac professionnel ou en stage d'insertion interrogés en 1995, 1998, 2001 et 2004. Les techniques de collecte des contacts de l'enquête (appelées générateurs de noms) reposent sur la déclinaison de contextes (travail, loisirs, famille, etc.) et la collecte des personnes avec qui, dans ces contextes, l'on parle plus que les autres (panel de Caen) ou sur une liste de situation où l'on sollicite des proches (dîners, discussions intimes, aide pour le bricolage, etc.). Elles permettent, à partir de deux échantillons de taille limitée, de recueillir des informations sur la population beaucoup plus importante des contacts des enquêtés, 11 000 pour l'enquête du Sud-Ouest, 7 000 dans le cas du panel de Caen. Il importe de souligner le travail considérable nécessaire à la réalisation d'une telle enquête, non seulement pour rendre hommage aux auteurs et à leurs nombreux collaborateurs, mais aussi pour prendre conscience du coût d'une analyse approfondie des relations personnelles et de la constitution de réseaux égocentrés. Dans le panel de Caen, la collecte des relations de chaque enquêté à chaque vague pouvait ainsi nécessiter jusqu'à une dizaine d'heures d'entretien, et retrouver les enquêtés tous les trois ans a nécessité une grande ingéniosité et parfois des déplacements lointains.

Au prix d'une enquête particulièrement méticuleuse, les auteurs nous font entrer dans la complexité de la matière relationnelle. Les analyses de réseau les plus courantes, en général des analyses de réseau complet, reposent sur une très forte standardisation *a priori* du type de contact et de la liste des contacts possibles. Le dispositif souple de collecte par contextes ou par situations relationnelles montre au contraire la diversité des manières d'être en relation et conduit à relativiser la pertinence des indicateurs

les plus courants et à montrer leur non-recoupement : fréquence, intensité émotionnelle, services échangés, intimité. L'ouvrage ne se limite pas seulement à déconstruire ce que l'on croyait connaître des relations – comme pouvait le faire principalement le livre, proche par la méthodologie, édité par Maurizio Gribaudo (*Espaces, temporalités, stratification. Exercices sur les réseaux sociaux*, Ehess, 1998) –, mais œuvre patiemment à la construction d'un corps de savoir.

Il contient tout d'abord des résultats qui confirment largement nos connaissances sur l'analyse des relations, notamment celles établies à partir des enquêtes Contacts (1983) et EPCV (1997) de l'Insee. Les relations se nouent dans un périmètre spatial limité (à moins d'une heure de trajet) et se renouvellent fortement au début de l'âge adulte, pour se stabiliser ensuite. Les relations sont stratifiées socialement selon une forte logique d'homophilie sociale. Tant le volume de relations que les avantages (aide, soutien) qu'elles permettent sont corrélés avec le statut socio-professionnel ou le volume de capital culturel. Même si, pour ne pas noircir le tableau, les auteurs montrent aussi comment dans des cas singuliers, des relations singulières permettent de surmonter des situations de misère économique, sociale, voire de détresse psychique, il n'en demeure pas moins que, dans l'ensemble, loin d'être un mécanisme compensateur à la dynamique inégalitaire, les relations favorisent plutôt un processus d'inégalités cumulatives.

Mais l'ouvrage contient aussi une démarche méthodologique et des résultats nouveaux sur plusieurs domaines jusqu'ici peu explorés. La première innovation méthodologique consiste en une comparaison et une typologisation des réseaux égocentrés de relation. En effet, ce qui pourrait paraître surprenant, l'analyse de réseau reste assez mal armée pour l'instant pour comparer des réseaux différents entre eux, en particulier dès lors que le nombre et la nature des relations diffèrent. La pratique la plus courante consiste, dans

la littérature, à comparer des positions individuelles ou collectives (les blocs) au sein d'un même réseau, ou à comparer des réseaux très homogènes, en général sur la même population à plusieurs dates. L'ouvrage, au contraire, s'attelle à la comparaison des 287 réseaux égocentrés collectés dans le cadre de l'enquête de Caen, complétée par l'étude plus limitée des 399 réseaux du Sud-Ouest – moins mobilisés car limités aux seules relations entre les cinq principaux contacts des enquêtés. Pour cela, les auteurs procèdent la fois à une analyse qualitative des interviews, à une exploration méticuleuse des graphes de réseau (une vingtaine de graphes, très clairs, sont présentés dans l'ouvrage) et, enfin, à une classification ascendante hiérarchique fondée sur une quinzaine d'indicateurs sur les propriétés de chaque réseau (taille, densité, nombre de triangles, etc.). Ils obtiennent quatre types de réseau : les réseaux denses (où tous les contacts d'ego se connaissent), les réseaux centralisés (où une personne, souvent la compagne ou le compagnon, joue le rôle d'intermédiaire entre les contacts), les réseaux dissociés (où les contacts d'ego se connaissent peu) et, enfin, les réseaux composites (où l'on trouve plusieurs ensembles obéissant à différentes logiques).

Le deuxième apport tient à l'analyse de la dynamique temporelle des relations. En raison de leur coût, les enquêtes sur les relations, en particulier celles portant sur les relations égocentrées, sont généralement synchroniques. Depuis quelques années, sous l'impulsion de Tom Snijders et de son école à Groningen, s'est développée une économétrie de la dynamique des réseaux (T. Snijders, « The Statistical Evaluation of Social Network Dynamics », *Sociological Methodology*, 2001, 31, p. 361-395). Mais celle-ci concerne avant tout des réseaux complets, en général les relations d'amitié au sein d'un ensemble clos, comme un lycée, plus faciles à collecter. L'analyse dynamique des réseaux égocentrés ne fait ici que commencer par des résultats descriptifs simples, mais prometteurs. L'ouvrage permet ainsi de mesurer l'importance du

*turn-over* relationnel, phénomène rarement évalué : 40 % des contacts signalés ne sont plus mentionnés lors de l'enquête suivante, trois ans plus tard. Un facteur simple explique la perte de relations : la disparition du contexte. Mais la disparition d'un contexte unique n'entraîne pas nécessairement une telle destinée. Le passage à l'âge adulte voit se produire des phénomènes de découplage et de singularisation. Les relations inscrites dans un seul contexte (le lycée par exemple) se transforment en relations inscrites dans plusieurs contextes ou même en relations autonomes. Plus généralement, cette étape de la vie est marquée par une tendance à la diminution de la densité relationnelle et éventuellement lorsqu'il y a mise en couple par une logique de centralisation, ou au contraire de dissociation plus grande encore lorsque le couple se sépare.

On voudrait terminer en soulignant certaines limites de l'ouvrage. Il ne s'agit pas à proprement parler de critiques, l'ouvrage étant fort riche, mais plutôt d'une invitation, d'une part, à approfondir l'exploitation des enquêtes au-delà de cet ouvrage et, d'autre part, à inventer d'autres dispositifs d'enquête pour analyser les formes relationnelles que celui utilisé ne permet pas de voir. Une analyse plus poussée des déterminants sociodémographiques des types de réseaux égocentrés (denses, centralisés, etc.) et des dynamiques relationnelles (renouvellement, découplage, singularisation, centralisation, densification, etc.) – et des avantages que ces formes relationnelles permettent d'obtenir – serait de nature à montrer, au-delà de notre intérêt pour la matière relationnelle, la plus-value à entreprendre une enquête aussi lourde dans le cadre d'autres problématiques. Deux phénomènes relationnels manquent un peu. Les relations de travail sont encore très peu documentées, ce qui tient à la fois à la période de la vie enquêtée (panel de Caen), mais aussi au protocole d'enquête, qui ne permet pas de recueillir les relations strictement professionnelles. Or, l'on manque de travaux qui étudient conjointement

tement les relations professionnelles et personnelles. Un choix est en général effectué en amont, de privilégier les premières ou les secondes. Deuxièmement, les relations électroniques bien que mentionnées comme nouvelle manière de conserver des liens sont peu analysées pour elles-mêmes. La dernière vague de l'enquête du Panel de Caen (2004) débute avant la montée en puissance des réseaux sociaux électroniques. Or, ces dispositifs ne sont pas seulement, comme *Facebook*, des conservatoires de lien mais aussi des lieux de création de liens, avec les plateformes de rencontres, qu'elles soient amoureuses, sexuelles, amicales, thématiques (sportives, culturelles, etc.), de voyage. Il serait intéressant de voir si les rencontres *online* et *offline* ont le même destin, et si elles se mélangent les unes avec les autres.

L'ouvrage, vivant et très agréable à lire, écrit d'un seul tenant et sans différence de style, est à recommander vivement à tous ceux qui s'intéressent aux relations et, surtout, à conseiller à tous ceux s'appêtant à coder (trop rapidement) les relations par une variable binaire 0-1, non pas pour les retenir dans cette nécessaire étape de réduction, mais pour mieux les faire réfléchir à sa signification.

**Olivier Godechot**

*MaxPo*

*Observatoire sociologique du changement (Osc)  
Sciences Po – CNRS*

**Jonveaux (Isabelle), *Le monastère au travail. Le royaume de Dieu au défi de l'économie.***

Montrouge, Bayard, 2011, IX-616 p., 21 €.

Isabelle Jonveaux a choisi de rendre compte du rapport que les monastères entretiennent à l'économie. L'objet est pertinent pour la sociologie de la religion : le monastère est l'institution caractérisée par le retrait du monde matérialisé par la « clôture » derrière laquelle il se met à l'abri, pour les moines et les

moniales se consacrant pleinement à Dieu. L'objet est également pertinent pour la sociologie de l'économie. Le monastère offre une des rares situations d'autarcie économique — une des quatre formes d'intégration économique selon Karl Polanyi — dans le monde moderne et, à ce titre, vaut examen.

Isabelle Jonveaux mobilise les travaux de Jean Séguy et, implicitement, l'approche wébérienne avec le concept de tension entre les sphères sociales et les différents registres axiologiques. Cette approche, plus souple que celle développée par l'école durkheimienne en termes d'opposition entre le sacré et le profane, est certainement la plus adaptée. L'ouvrage examine donc les multiples formes prises par la tension entre économie et religion, grâce à un double système de comparaisons : comparaisons historiques d'abord, en mettant en regard les règles constitutives des monastères et leur fonctionnement économique avec l'importance que Saint-Benoît accordait au travail des moines, destiné à assurer leur autonomie vis-à-vis du monde tout en prévenant les risques inhérents à l'oisiveté. Comparaisons nationales ensuite, puisque les monastères français sont considérés à côté de monastères italiens, belges et allemands. Une troisième forme de comparaison affleure avec la prise en compte des particularités et des difficultés propres aux femmes, dont le retrait du monde est défini d'une manière plus stricte que pour les hommes.

Les monastères ne peuvent vivre dans une parfaite autonomie. Les ressources propres, même abondées par les dons des fidèles, ne pouvant suffire, ils sont amenés, sous des formes et à des degrés divers, à entretenir des relations économiques avec le monde extérieur. Les comparaisons nationales ne sont pas systématiques, et sans doute difficiles à systématiser, en raison des histoires et des législations nationales — les expropriations au cours de la Révolution française en sont un exemple ; l'obligation de payer des cotisations sociales pour les moines français en est un autre. En France, l'économie des monastères repose largement sur